



Jadd
Hilal

ICI
COMMENCE
LA TERRE

roman

elyzad

Ici commence la terre

Du même auteur

Des ailes au loin, roman, Elyzad, 2018 ; Elyzad poche 2021. Grand Prix du Roman métis, Prix du Roman métis des lycéens, Prix de la Première œuvre littéraire francophone.

Une baignoire dans le désert, roman, Elyzad, 2020. Prix littéraire des lycéens et apprentis d'Île-de-France.

Le Caprice de vivre, roman, Elyzad, 2023.

Photo de couverture Kristaps Ungurs, sur Unsplash

© Éditions Elyzad, 2026
www.elyzad.com

Jadd Hilal

Ici commence la terre

roman

elyzad

À ma grand-mère
À ma mère
À ma femme
À ma fille
Aux enfants de Palestine

دائمًا، ذكّرني
ما إنسى هالماضي.
هونيك، ضجّة،
عجقة سير وزمامير.
حكيني واحميني
من النسيان،
يا سّتي.
ذكّرني،
ذكّرني طعمة الكاكي والتين
من إيديك.

Toujours,
rappelle-moi
de ne pas oublier ce passé.
Là-bas, le bruit,
les bouchons et les klaxons.
Parle-moi et protège-moi
de l'oubli,
Mamie.
Rappelle-moi,
rappelle-moi le goût des kakis et des figues
de tes mains.

Bachar Mar-Khalifé, «Zakrini», *Ya Balad*, 2015

ازرع لما تقرّب العاصفة.

Sème à l'approche de la tempête.

Proverbe palestinien

Mes parents étaient agriculteurs. Mariam et Mohamed. Le blé doré des fins d'après-midi d'été, les figues, les olives, les doigts brunis.

Ils avaient des champs, à perte de vue. Ils nourrissaient notre village et les environs. Partageaient les koussa, les badenjan, les banadorat avec les voisins et entre eux, rien. Ils ne partageaient rien. Ni leurs mots, ni leurs corps, ni leur amour. Mon père Mohamed vivait de ses récoltes, dilapidait son argent dans l'alcool et les jeux, et ma mère Mariam rattrapait. Elle courait faire les vendanges chez un voisin, un autre.

Ses mains vieillissaient.

J'avais un seul ami, un oiseau, un souimanga au plumage vert-de-gris et aux ailes marron que mes parents avaient apprivoisé. Je lui déposais une assiette de labné et de riz, et je mangeais à côté de lui dans le jardin.

Ma sœur, Hawa, était amoureuse d'un garçon dont la famille était pauvre. Mon père a dit « non » aux fiançailles et quelques jours plus tard, il a perdu contre le fils d'un certain Yasser, au rummy. Des soldats anglais de passage nous avaient ramené ce jeu un été, avec leur maudit whisky, deux fléaux qui avaient rendu les hommes fous depuis.

Mon père n'avait pas l'argent. Il a donné Hawa à Yasser. Pour solder sa dette.

Elle est partie du jour au lendemain à l'autre bout du village, au bras de cet inconnu de soixante-dix ans. Malheureux au jeu, malheureux en amour.

L'absence, l'envolée soudaine de ces étés à cueillir les olives avec ma sœur, la disparition de celle qui avait veillé sur moi, des clins d'œil espiègles, des mèches soufflées, des sourires à demi esquissés, je les ai comblées avec Adam. Le cadet de nos voisins au petit portail doré. Juifs. Nos familles fêtaient l'Aïd ensemble, Pessah, et les feuilles de vigne allaient et venaient.

Avec Adam, on allait à la source. Celle qui avait soi-disant soigné Zahir al-Umar, un chef

d'armée ayant autrefois donné son nom à notre village, Shefa Amr, où il aurait guéri d'une longue maladie.

Des histoires d'enfants.

« Toi et moi, on est comme deux orteils du même pied. » C'est ce qu'Adam disait parfois. On marchait des heures chaque jour et on s'asseyait le soir tombé, adossés à un figuier. Il me retournait le pied pour en voir la plante. Il s'amusait à comparer nos rougeurs, essayait de trouver la paire de sandales la plus solide, entre la sienne et la mienne. Il pinçait deux de mes orteils et me glissait ces mots qui me rendaient toute chose.

L'été, quand le soleil commençait à tomber derrière la colline et qu'il faisait un peu moins chaud, Adam et moi on allait regarder les bœufs dans le pré à côté de chez lui. Son visage et ses cheveux d'or sous la lumière des fins d'après-midi.

On s'appuyait contre la rambarde le long du chemin et on jouait à imaginer ce qu'ils pouvaient se dire.

— Tu as bien dormi ?

— Oui, mais les mouches cet été...

— Ah oui, vraiment.

— Quel est ton programme aujourd'hui ?

— Brouter et toi ?

Adam recoiffait une mèche de sa coupe au bol, je m'attachais les cheveux et il me faisait la courte échelle pour grimper la barrière. On montait sur le dos des bœufs qu'on caressait en bâillant, allongés sur le ventre, avant de rentrer. On se tenait la main sur le chemin et comme il n'était pas large, de l'autre, on frôlait les tiges de blé dans les champs.

Quand le vent se levait, Adam arrachait une brindille d'herbe et m'en tendait une autre. On

les mettait entre nos pouces et on laissait un petit espace pour souffler.

On imitait le sifflement de l'air.

On passait à la source se laver les pieds, ça faisait un bien fou l'eau fraîche, c'était comme ces petites brises quand on dort la fenêtre ouverte. On finissait toujours par s'arroser, Adam et moi. Son rire, ses joues rouges, des petits paradis, avant la tombée de la nuit.

Ma mère était trop sourde pour entendre mon père, mon père trop soûl pour entendre ma mère. Même au mariage de ma sœur, il l'était. Il le fallait peut-être.

Je ne savais pas ce qu'était l'amour, mais je savais qu'il n'y en avait pas ce jour où Hawa et Yasser se sont épousés. Ça se voyait. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, autour de la table dans notre jardin, Yasser regardait dans le vide. Il était tellement vieux, avec sa calvitie et ses touffes de poils dans les oreilles, qu'il ratait une bouchée sur deux. Il s'en mettait partout sur sa chemise fripée et jaunie sous les aisselles. Il avait l'air complètement perdu.

— Alors, heureux ? mon père lui a demandé.

— Hein ?

— Heureux ?

— Oui, le repas est très bon.

Les années ont passé, mon père a continué à jouer et j'ai eu peur qu'il perde encore. Qu'il me vende à mon tour, après Hawa, que je me retrouve avec un homme comme Yasser. Mon père ne voudrait pas que j'épouse Adam parce qu'il n'était pas musulman. J'ai traversé le chemin devant chez moi pour demander la main de Ghani, en me répétant que ce serait toujours mieux qu'un vieillard. C'était le fils des Jawad, il habitait une immense maison à colonnades. Je lui ai dit « je t'aime », « j'ai eu le coup de foudre », je savais comment survivre.

Ghani. Il passait des heures à jouer du mijwiz, depuis l'immense terrasse de sa chambre. Il n'était jamais descendu, ni pour me saluer, ni pour se présenter. Il restait là-haut, assis sur son tabouret, sa double flûte en bambou aux lèvres, à côté de cette statue de femme qui portait une cruche sur l'épaule et une grappe de raisin dans la main. Il jouait bien, enfin je n'en avais aucune idée d'ailleurs, on n'écoutait pas de musique à la maison.

Ghani avait l'air de venir d'un autre monde. Il ne parlait à personne, ni aux voisins, ni aux

parents, ni aux enfants. Pendant toutes ces années, on n'avait pas entendu une seule discussion chez lui, dans ce qu'Adam appelait « le palais du silence ». On en était venus à se dire, lui et moi, qu'il était un alien. Ça expliquait ses habits d'ailleurs. Du haut de ses dix-sept ans, le même âge qu'Adam et moi, Ghani ne portait que des costumes trois pièces et se plaquait les cheveux en arrière avec de l'huile d'olive. C'était un nanti, un aristocrate, mais comme on n'en avait jamais vu, le plus logique était encore de penser que c'était un extraterrestre.

C'était vrai d'une certaine façon.

— D'accord.

Le seul mot que je l'ai entendu prononcer de sa voix nasillarde, quand je lui ai fait ma demande. Ni « je t'aime aussi », ni « marions-nous », ni « plutôt mourir ». Il m'a pris par la main et m'a embrassée. Sa langue a plongé dans ma bouche et a tourné comme la queue des bœufs quand ils voulaient abattre une mouche.

Pourquoi il a dit oui ? Je n'en sais rien. On n'en a jamais parlé, il ne m'a pas dit « tu me plaisais pour ceci ou pour cela ». Je n'étais pas vilaine à regarder et ça lui a peut-être suffi. Avec mes yeux verts, mes longs cheveux noirs, ma poitrine bien rebondie. Ou alors c'était cette manière de prendre les devants qui l'a séduit ? Est-ce qu'il a pensé que je tiendrais la barre de sa vie ? Qu'il n'aurait plus qu'à se laisser porter sur la mer de l'existence ?

C'était mon premier baiser, là, sur le chemin. À la vue de ses parents, de mes parents, qui heureusement n'ont rien vu du tout. Je ne saisisais pas grand-chose à ce qui se passait. J'étais heureuse d'un côté parce que ça valait mieux qu'un vieillard mais de l'autre, c'était comme si j'étais tombée de mon petit paradis.

Composition : Alison Périé
Cet ouvrage a été achevé
d'imprimer en juin 2026
par Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (France)
pour le compte des éditions Elyzad
Isbn : 978-2-494463-74-5
Dépôt légal : juillet 2026
N° d'impression :

En 1948, Aïda, jeune mariée tout juste maman, se voit contrainte de quitter son village de Palestine. Elle se retrouve à Beyrouth, avec ses jumeaux et un époux musicien qu'elle apprend encore à connaître. Dans cette ville, loin de ses parents agriculteurs, tout lui est étranger, alors que son mari s'éloigne d'elle. Mais comment faire famille, transmettre une mémoire quand on se sent si seule et désorientée ? Quand ses enfants sont obligés de la protéger d'elle-même, car sa raison s'affole ? Quand le Liban s'enflamme, ravive la peur et disperse à nouveau les siens ?

Jadd Hilal choisit de revisiter la vie de sa grand-mère en lui donnant la parole. Dans la grande Histoire du Moyen-Orient, le portrait d'une femme bouleversante, portée par l'amour de ses enfants.

elyzad

21,50 €

